

Poésie et électricité

CLAUDE JAMAIN
Université d'Angers

Francis Ponge juge que l'électricité a modifié d'une façon irréversible nos goûts quoique aucun grand texte poétique, selon lui, n'en soit sorti¹. On peut en effet considérer que l'électricité s'inscrit dans la postérité de certains mythes dans lesquels, jusqu'alors, la poésie trouvait à se dire. C'est ce que note Edouard Schuré : « depuis le siècle dernier, l'énorme développement des sciences positives avec leurs instruments compliqués [...] ont ouvert à la pensée des horizons nouveaux, dont la poésie a cherché à s'emparer »². Aux métaphores de la lumière, de l'énergie et de l'envol, traditionnellement attachées à la production poétique, on pourrait donc ajouter l'électricité.

Pour l'Exposition Universelle de 1889, le sculpteur Jules Desbois donne un plâtre allégorique, « L'Electricité », qui figure dans le couronnement situé à l'intérieur du dôme central du Champ de Mars. Les autres allégories – l'Air, la Vapeur, l'Eau – ne font que chanter les prestiges de l'Electricité. Cette sculpture se compose de deux figures de femmes nues, voilées ici et là, s'étonnant devant quelques machines électriques (piles ou accumulateurs). Rien de très original certainement, mais il est intéressant de mettre cette œuvre (qui va apporter une certaine notoriété au sculpteur) en rapport avec sa production future³ : la plénitude et la sérénité que semblent revêtir l'allégorie de l'Exposition Universelle peu à peu se change en figure décharnée (dans *L'Hiver* ou *La Vieillesse*), comme si ce qui avait été une vision pleine et positive du monde se tournait en une douleur et une misère infinie et que la boîte des trésors électriques, une fois ouverte, n'avait fait que répandre sur les mondes et les êtres un feu destructeur. Voilà bien le paradoxe de l'électricité au tournant du siècle, lorsqu'elle se fait mythe de la poésie.

¹ « Texte sur l'électricité ». Ce texte est une commande de la Compagnie d'Electricité pour accompagner une brochure technique destinée à convaincre les architectes de songer à l'électrification. Lyres, Extraits du Grand Recueil, Gallimard, NRF, 1980, p. 77.

² Préface aux *Petits Poèmes électriques et scientifiques*, Henri Allorgé, Paris, Librairie Académique Perrin, 1924, p. 11.

³ Ces œuvres sont exposées au Musée Jules Desbois, Parçay-les-Pins (Maine et Loire).

La connivence est ancienne entre la poésie et l'énergie électrique. La poésie des 16^e et 17^e siècles était conçue comme une parole animée⁴, dont le plus souvent, la musique faisait image et, si l'on ne parle guère encore d'électricité, le magnétisme est vu comme l'aimant qui cimente le monde, principe physique et amoureux⁵. Au 18^e siècle, on se met à penser la musique par rapport à l'électricité, c'est-à-dire en termes de polarité⁶ et il est clair qu'alors, l'électricité, donnant une image réelle de l'énergie, tend à prendre la place de l'indéfini qui est l'image du monde et le ressort principal de l'écriture poétique, dans le dernier quart du siècle. On pense alors les phénomènes poétiques à travers ce merveilleux agent de liaison ; en témoignent ces quelques vers tirés du *Mercur de France* de septembre 1790 :

Père des Eléments, dont la subtile flamme
Pénètre, rajeunit, embellit tous les corps,
Ton auguste présence élève, agrandit l'âme ;
C'est toi qui du poète anoblit les accords⁷.

Mais un siècle plus tard, lorsque commence ce qu'on nomme la modernité poétique, l'électricité, pouvant être, par la magie du fil électrique, rendue captive et séparée de l'objet qu'elle anime, peut se confondre avec la secrète puissance du vers, qu'on pense à la manière d'un fil télégraphique ; on lit cela dans Tristan Corbière ou dans Théodore Hannon⁸. Ce que rend cette image, c'est l'idée d'une circulation secrète sous forme d'éclair – celui de l'émotion – par lequel, après Baudelaire, on conçoit la poésie. La rapidité incroyable de l'électricité, l'impression qu'elle atteint immédiatement tous les points d'un réseau, tout cela paraît une possibilité de reconquérir l'unité en des temps où les univers, ceux de la matière comme ceux de l'écriture, paraissent singulièrement fragmentés. C'est le rêve, à base de toute entreprise poétique de pouvoir saisir la nature dans son unité comme si la poésie était acte d'amour ou action de grâce. L'électricité, c'est l'univers à portée de main ; Michelet écrit dans *L'Oiseau* (1856) : « être essentiellement électrique, l'oiseau voit, sait et prévoit la terre et le ciel, les temps,

⁴ Elle est donnée, par sa liaison avec la foudre éclatante, comme un miroir de l'âme rédemptrice enfouie au fond et dont on appelle la libération.

⁵ Voir *Ars magnetica* du Père Kircher, Rome, 1654.

⁶ Voir les *Leçons d'harmonie* de Bemetzrieder et Diderot.

⁷ « Le Fluide Electrique considéré comme agent Universel », *Mercur de France*, septembre 1790, p. 48. On peut comparer ce texte avec une ode de 1762 de M. l'Abbé d'Angerville qui s'émerveille devant la maîtrise du corps céleste, la foudre meurtrièrre et les flots domptés. Mais aussi maîtrise du corps humain : « Est-ce donc l'Electrique Chaîne, / Qui frappe ainsi mes sens troublés ?... / Tous mes organes obéissent / Au nouvel Auteur de mes jours... / Je vois le divin Esculape / L'Art bienfaisant ressuscité » (*Mémoires de Trévoux* pour 1762, pp. 2027-2034).

⁸ Tristan Corbière, dans un sonnet des *Amours Jaunes* et Hannon dans *Rimes de joie* (Bruxelles, 1881, p. 77) : « Les fils du télégraphe allongent leur portée / Où, point noir, l'oisillon met des gammes sans fin / Que module la bise en sa courbe emportée ».

les saisons »⁹.

La muse du poète, dès lors, pourra être une sorte de fée de l'électricité, que Francis Ponge décrit comme une « grande figure métaphysique, vêtue de soie bruissante et frémissante, et d'ailleurs nue, coiffée d'aigrettes, parée de rivières de diamants ! »¹⁰, et qui préside à l'écriture des chant poétiques – mais, se demande le poète, quelle sorte de chants ?

Elle est bien douce, cette énergie diffusée dans le texte, comme un amour rendant l'unité mystérieuse du monde :

Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique¹¹

L'électricité est véritablement une manière de dire la grâce, et se place ainsi qu'une divinité, un soleil, une énergie vitale et cosmique – proche de *l'enargeia*. Elle semble un arc-en-ciel, un principe lumineux, déposé dans la forme ; c'est ainsi que M. de Tressan, un des premiers « théoriciens » de l'électricité, l'imagine¹². Et Michelet, cette fois dans *L'Insecte* (1857) : « la soie n'est pas proprement brillante, mais lumineuse, d'une douce lumière électrique, tout naturellement concordante à l'électricité de femme »¹³. C'est la corde unificatrice jetée d'un clocher à l'autre dans les *Illuminations* de Rimbaud et dans les mains du poète, lorsque Claudel le compare au *shamisen* : « Elles (les routes d'Asie) sont parcourues d'un bout à l'autre comme par une espèce de nerf invisible, dont vos fils électriques dans ton pays sont la suggestion [...] Et le voyageur sent sous ses pas vibrer une corde que d'un bout à l'autre du manche interminable un million de pieds nus ont chaussés, nettoyant ou quittant »¹⁴.

⁹ Michelet, Jules : *L'oiseau*, Paris, Calmann-Lévy, 1905, p. 288.

¹⁰ « Texte sur l'électricité », *op. cit.*, p. 96.

¹¹ Baudelaire, Charles : « Le Chat », *Les Fleurs du Mal*, Club français du Livre, 1955, p. 35.

¹² Tressan, en 1748 (en même temps que les recherches de Nollet) compose un mémoire sur l'électricité où il établit que « les esprits animaux forment un véritable feu électrique » qui pénètre les vésicules des bronches. L'électricité réanime et rend le sang plus fluide : le sang artériel est un feu électrique qui s'élance dans les nerfs. Laccépède écrit : « Nous chercherons à reconnaître le pouvoir que le magnétisme et l'électricité exercent sur les animaux et nous verrons le fluide électrique venir, chaque printemps, joncher la terre de verdure et la parsemer de fleurs ; et enfin, dans les spéculations les plus hardies, nous contemplerons la marche des corps célestes ; nous les reconnaitrons soumis à l'influence du fluide électrique » (*Essai sur l'électricité naturelle et artificielle*, Paris, Imprimerie de Monsieur, 1781).

¹³ Michelet, Jules : *L'Insecte*, « Missions arts de l'insecte », 1857, p. 174.

¹⁴ Claudel, Paul : *Connaissance de l'Est*, « Le Poète et le shamisen », Poésie Gallimard, 1974, p. 244.

L'image de la grâce électrique, au reste, ne disparaît pas avec le 19^e siècle : elle est dans la fresque de Dufy « la Fée Electricité » (1938) qui, pareillement, restitue l'unité native du monde.

Le début du 20^e siècle réhabilite une mystique où l'électricité trouve une place, conjuguée à une pensée de la géométrie. Edouard Schuré en est l'artisan et pense l'union merveilleuse de la science et la poésie¹⁵. Il préface les œuvres du poète Henri Allorge, qui publie, en 1924, *Petits poèmes électriques et scientifiques*, et un peu plus tard, *L'Ame géométrique*. Edouard Schuré, dans la préface du premier de ces recueils, indique que l'œuvre d'Allorge pourrait s'appeler : *A la Recherche de l'Ame à travers la Science*. Il ajoute :

Des poteaux télégraphiques jalonnant nos rails de chemins de fer et nos grands-routes, le poète s'élève par bonds rapides et à larges envolées vers cette synthèse de l'univers qu'on ne peut trouver que dans le concept d'une Ame universelle – et vers cette âme humaine qui en est le couronnement¹⁶ .../... Il y aurait un beau, un grand poème à faire, qui nous montrerait comment l'Ame universelle, opérant sur la terre à travers les cristaux, les métaux, les plantes, les animaux et les races humaines, arrive de degrés en degrés, dans l'homme type, dans l'homme parfait, à l'âme consciente – et comment, par cette âme, s'ouvre la porte du monde intérieur, plus profond, plus vivace, plus puissant que l'autre, où rayonne ce soleil spirituel d'où l'univers matériel lui-même est sorti – comme aussi le monde des âmes – par la toute puissance effulguration de l'Amour !¹⁷

Ainsi, se trouvent réunies poésie, science et théologie ; le poète, on s'en doute est une sorte de capteur privilégié de cette électricité cosmique :

Enfin, qui sait si cette humble parcelle
De la suprême Intelligence universelle,
Que j'appelle Pensée et qui fait ma fierté,
Ce n'est pas toi, pure Electricité,
Qui dans ma chair fragile as mis son étincelle ?¹⁸

¹⁵ Nombreux sont les aspects de cette association ; on peut penser à William Blake, et, au 20^e siècle, à Henri Allorge, dans *L'Ame géométrique*, (Plon, s.d.), dont voici l'Avant-propos : « Le poète a voulu seulement retracer les images et dépeindre les sentiments qu'éveillent en lui les lignes de la géométrie laquelle résume, à bien y regarder, toute la vie ». Renan parle dans *L'Avenir de la Science*, d'une poésie qui allie science et poésie, serait la réalité même.

¹⁶ *Ibid.*, *Petits poèmes* p. 12. « il a fait preuve de hautes envolées, sous une forme très plastique, jointe à une sensibilité frémissante » (p. 9). Allorge reprend en fait les usages classiques qui prennent la nature pour objet poétique. Mais, sa poésie va au delà pour Schuré : « le voile de la matière se déchire, et derrière apparaît un autre monde plus vaste, plus lumineux, l'immense royaume du monde spirituel, invisible aux yeux de chair, visible aux yeux de l'Esprit – le monde intérieur », p. 16.

¹⁷ *L'Ame géométrique*, op. cit., p. 17.

¹⁸ *Petits poèmes électriques et scientifiques*, op. cit., p. 35.

Il ne voit dans l'électricité qu'une façon de chanter la grâce du monde, comme ailleurs il célèbre le soleil ou le vent : « la brise qui glisse / Dans le feuillage qui se plisse / me parle bas, très doucement »¹⁹. Les petits poèmes électriques aux titres naïfs (Le compteur, la prise de courant, l'ampoule à incandescence) énumèrent les objets quotidiens procurés par l'électricité, et en dégagent le caractère sacré :

Tel Moïse, faisant jaillir l'eau du rocher,
 (Ainsi qu'il est dit au saint Livre)
 Je plante les fiches de cuivre
 Dans la muraille et je fais s'épancher
 Une inépuisable énergie.
 Plus fort que le prophète d'Israël,
 Grâce à la moderne magie,
 Je me donne pour serviteur le Feu du Ciel.²⁰

Toutefois la puissance électrique, déesse dont Francis Ponge révèle les noms étranges –Angström, Fonction Psi, Incertitude²¹– est aussi puissante que redoutable : elle est aussi, silencieuse et contenue, la foudre qui brûle et détruit. Le poème liminaire du recueil d'Henri Allorge est traversé de cette inquiétude : dans la « rouge âme de cuivre » du câble, là-haut sur le pylône, ne se cache-t-il pas « une force, terrible et docile à la fois »²² ?

Cette force de destruction, par laquelle, selon Aby Warburg, le cosmos est détruit, par laquelle l'espace (celui de la réflexion et de la contemplation devenus espaces de pensée) est anéanti par « la communication électrique instantanée » et qu'est détruite aussi la notion de distance, « destruction qui menace de reconduire la planète au chaos » est essentiellement liée à l'électricité : « L'éclair prisonnier dans un fil, l'électricité domestiquée, ont produit une civilisation qui rompaît avec le paganisme »²³.

Si l'électricité peut être lumière, elle est lumière sans ombre, et qui brûle : un terrible assèchement qui ne restitue des objets que la ligne géométrique, dissout la matière et en retire toute grâce²⁴. L'absence d'ombre est un renoncement à l'habitation par un au-delà, une lumière céleste, une grâce qui se poserait sur le monde et l'entrée

¹⁹ « La Voix des feuilles », *L'Essor éternel*, Plon, s.d., p. 77.

²⁰ « La Prise de courant », *Petits poèmes électriques et scientifiques*, op. cit., p. 51.

²¹ « Texte sur l'électricité », op. cit., p. 89.

²² *Petits poèmes électriques et scientifiques*, op. cit., p. 33.

²³ Aby Warburg, *Schlangenritual*, cité dans Philippe Alain Michaud, *Aby Warburg et l'image en mouvement*, Macula, 1998, p. 223.

²⁴ D'où le rapport avec le télégraphe, qui donne la forme électrifiée de la parole, c'est-à-dire hachéc, fragmentaire, ne conservant que l'essentiel.

dans une solitude humaine. De là le nouvel imaginaire de l'électricité dans le domaine poétique : en somme une radiographie, donner la forme dépouillée, vidée de sentiment et de valeur, et donc l'essentiel, sous forme d'un éclair, ou pour Baudelaire, d'une prière « une des grandes formes de la dynamique intellectuelle. Il y a là comme une récurrence électrique »²⁵. C'est ainsi que la poésie de la fin du 19^e siècle va vers la brièveté voire la raréfaction²⁶ et l'installation du thème électrique et télégraphique dont le poème de Catherine Pozzi « Télégraphe électrique »²⁷, fondé sur des élisions, est un exemple.

Ce soupçon que la poésie court le risque, en s'électrifiant, de brûler son objet même et de le rendre méconnaissable, on le rencontre dans l'œuvre de Blaise Cendrars avec le « poème dépouillé » de Cendrars dans les *Poèmes élastiques*²⁸. L'objet poétique clos et enfermé dans sa brillance, diffusant la lumière, tout pétri dans sa surface par une rhétorique, tout cela n'est plus. Il s'agit principalement de chercher l'âme, de la débarrasser le plus qu'il est possible du réel.

Serait-ce le néant, auquel Mallarmé fait allusion en allant à la limite de la parole ? Observons que la fascination des pierreries que déclare Mallarmé est liée au désir de susciter un rayon de lumière que la simple matière reflèterait, matière sonore vidée de toute idée, qui n'aurait ni ombre ni dissonance²⁹ et dont le modèle semble bien être la lumière électrique ; c'est à cela que convie son grand intérêt pour la scène éclairée à l'électricité de l'Eden-Théâtre phénomène à plusieurs reprises érigé en modèle poétique³⁰. La poésie est affaire de lumière pour Mallarmé, et la découverte est celle de mots impuissants de leur propre vertu, mais aussi de leur contiguïté, des vides qui les

²⁵ Baudelaire, Charles : *Fusées, Œuvres complètes, op. cit.*, p. 1431. Ajoutons : « Il y a dans l'engendrement de toute pensée sublime une secousse nerveuse qui se fait sentir dans le cervelet », p. 1433.

²⁶ Florence Delay juge que les *Fusées* de Baudelaire sont issues d'une note d'Edgar Poe sur un mot allemand *Schwärmerei* (not exactly humbug but sky rocketing). Cela a servi, dit-elle, à désigner les notes et les images rapides (Delay, Florence : *Petites formes en prose après Edison*, Arthème Fayard, 2001).

²⁷ Pozzi, Catherine : *Œuvres poétiques*, éd. Lawrence Joseph, Editions de la différence, 1988, pp. 89-90 ; ce poème est unique de ce genre dans le recueil.

²⁸ Cendrars, Blaise : « Crépitements », (sept 1913), *Poèmes élastiques*, Poésie Gallimard, 1967, p. 90 : « Il n'y a pas de futurisme / Il n'y a pas de simultanéité / Bodin a brûlé toutes les sorcières / Il n'y a rien / Il n'y a plus d'horoscopes et il faut travailler / Je suis inquiet / L'Esprit / Je vais partir en voyage / Et j'envoie ce poème dépouillé à mon ami R./.

²⁹ Mallarmé, Stéphane : « Lettre à Cazalis », 7 janvier 1864, (envoi de l'*Azur*).

³⁰ Voir « Ballets » dans *Crayonné au théâtre, Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1945, pp. 306-307 : « depuis quelques ans, la danseuse d'Edens, fondant une crudité électrique à des blancheurs extra-charnelles de fard, et en fait bien l'être prestigieux reculé au-delà de toute vie possible ». Il est assez remarquable que Francis Ponge, dans « Les Illuminations à l'Opéra-Comique », cite Mallarmé « Millions d'oiseaux d'or, ô future vigueur » (à propos de la machinerie électrique de ce théâtre), *Lyres, op. cit.*, p. 63.

séparent. Il faut donc, comme on sait, « la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisés » ; cette disparition, on peut la comprendre par le déni d'une inspiration venue de quelque muse (sinon celle de l'impuissance) qui serait « l'ancien souffle lyrique » et par la promotion de la « virtuelle traînée de feux sur des pierreries »³¹, qu'il faut comprendre comme détachée de toute pensée lumineuse liée à une mystique du monde, mais bien physique, produit de la matière même. On peut concevoir le *Sonnet en yx*³² comme la démonstration de l'art d'installer de la lumière sur la matière des mots (ces « reflets réciproques » et cette « traînée de feux sur des pierreries ») et particulièrement dans les interstices, les blancs où l'on voudrait voir le jaillissement d'une étincelle afin qu'une minéralisation du texte ait lieu : « instituer une relation entre les images exacte, et que s'en détache un tiers aspect fusible et clair présenté à la divination ». C'est placer l'acte poétique dans ce vide, qui permet d'imposer, à la fin, « la scintillation du septuor » issue du jeu des rimes et des reflets des mots entre eux et d'instituer un mirage (ce que dit le mot « ptyx ») en retirant toute ombre des mots et tout modelé au poème au bénéfice d'un faisceau transverse analogue au faisceau de lumière électrique, ce qui à la fois défait toute signification et construit, sans s'arrêter à la matière, une émotion. Cette construction d'abord semble d'un désert, mais ce que le lecteur prend pour un objet sans vie, si desséché, apparaît dans un second temps comme dépositaire d'une émotion contenue, à saisir d'une seule pièce, et silencieuse, dont la vibration a cessé ; on dirait une lumière qui caresse avec légèreté (« sans familiarité » écrit Francis Ponge, qui la compare aussi à la légère commotion des ailes de libellule³³), ce qui serait une manière de grâce inverse (« le glorieux mensonge du poème ») qui illustre la découverte simultanée, pour Mallarmé, du néant et de la beauté.

Il semble qu'au tournant du 19^e siècle, beaucoup d'arts aient été touchés par la fascination de l'électricité : la danse de la Loïe Fuller, par exemple, dont on sait que Mallarmé fait grand cas. L'électricité fournit de nouveaux penses à l'art du 20^e siècle et est à la source de mouvements avant-gardistes. La lumière du monde, pour les futuristes russes est celle des réverbères électriques que Yakoulov oppose à la lumière naturelle : « l'époque contemporaine doit créer de Nouveaux Mythes et une nouvelle cosmogonie de la lumière artificielle »³⁴. L'électricité fait modèle, et on tente de penser l'art sous ses principes, principalement parce que la lumière électrique est pure et qu'on est avide de saisir dans l'art cette pureté ; Apollinaire expliquait que « peinture pure signifie peut-être lumière pure et ces réclames lumineuses qui ennoblissent nos rues [en] sont à mon sens une image imparfaite mais déjà claire »³⁵. D'une manière générale, on peut parler

³¹ *Ibid.*, p. 366.

³² *Ibid.*, p. 68.

³³ « Texte sur l'électricité », *op. cit.*, p. 96.

³⁴ Yakoulov : « Notes », *L'Avant-garde russe*, Marcadé Flammarion, 1995, p. 217.

³⁵ « Art et curiosité : les commencements du cubisme », *Le Temps*, 14 octobre 1912, p. 162.

d'un resserrement autour de la matière, qui se trouve sous la lumière électrique, rendue à sa dignité. Le mot, comme sous la lumière électrique de l'esprit, peut être proféré, — on pense à la scène poétique dadaïste —, et manipulé de toutes les façons. De là, l'aspect élémentaire des œuvres, qui semblent constituées de petits fragments de matière qu'on tente de réunir dans une coulée lumineuse semblable à un courant électrique, ce qui emmène vers un minimalisme, un allègement de matière, qu'on associe à une restitution de l'émotion pure.

La peinture de Sonia Delaunay, qui aime tant les boulevard parisiens éclairés à l'électricité, qui fait ressembler la ville à un théâtre³⁶, montre tous les objets du monde comme brusquement environnés d'éclairs, aussi lumineux que les vocables mallarméens (dans *Prismes électriques* en 1914) et point du tout comme l'auréole vaporeuse dont le gaz, au début de l'éclairage, entourait les choses. Non, c'est la lampe à arc qui fait modèle en projetant une lumière qui semble traverser les corps environnants jusqu'au plus profond³⁷ et donne cette sensation d'isolement. Car c'est bien le projet poétique et même artistique d'alors : réduire à l'essentiel de la ligne³⁸, et pour cela déconstruire, défaire les apparences pour en saisir, sinon l'âme, du moins l'émotion, l'énergie. Le futurisme italien illustre certainement cette démarche : animer des formes par de la lumière, mais la riche lumière électrique, sans ombre³⁹ ni sentiment : la *Lampada ad arco* de Giacomo Balla (1910, New York), rend sensible à la fois l'étincelle qui jaillit entre deux électrodes et la diffusion immédiate des particules lumineuses ; au reste, la sèche et inquiétante lumière électrique, dans ce cas tout au moins, n'est-elle pas un moyen miraculeux pour saisir la beauté du monde, ou même la grâce du monde, par un tissage de légers signes de couleur pure : rouge, vert, mauve, orange, bleu, le tout étant recouvert d'un impondérable système circulaire jaune pâle, qui tourbillonne comme l'irisation de

³⁶ Paul Adam parle de « féerie du décor quand les lampes à arc, dans leurs globes, brillent comme des lunes radieuses à la cime des lampadaires » (*La Morale de Paris. La Vie des élites*, Ambert, 1908, p. 150) et Eugène Montfort : « La nuit, ce sont des flots de lumière électrique. Enveloppé par ces rayons couleur de lune, tout paraît étrange, artificiel, irréal. Les passants et les voitures semblent se mouvoir sur une scène de théâtre, au milieu des décors » (*La Beauté moderne. Conférences du Collège d'esthétique*, Paris, éd. La Plume, 1902, pp. 90-91).

³⁷ Voir Emile Magné : « le bec de gaz communique à la rue nocturne une plénitude de beauté. Il lui laisse, en effet, son intimité, ses flous, ses clairs obscurs » (*L'esthétique des villes*, 1908, Mercure de France, p. 274).

³⁸ A ce titre, la pensée de l'électricité est fort liée à celle de la photographie du mouvement réalisée par Jules Marey.

³⁹ « Elle désapprend les prestiges de l'ombre, la beauté des visages révélés par un éclairage dissymétrique » écrit Alain Corbin (Préface, *La Fée et la Servante*, Belin, 1991, p. 8).

la lumière dans une légère brume, et montrer que le cercle est aussi la circonférence⁴⁰, comme l'enseignait la vieille théologie : cette lumière sont de minuscules faisceaux lumineux qui bondissant du centre incandescent vers la périphérie⁴¹.

L'électricité permet le heurt que demande la peinture de Delaunay : « Prisme électrique ; dissonances et concordance de couleurs ; une orchestration mouvementée voulant obtenir un grand éclat ; inspiré d'une vision de foire populaire voulant donner un rythme violent comme en musique les nègres ont réalisé par instinct ; les couleurs froides et chaudes se coupent, se recoupent en violence, créant des ruptures, des harmoniques par rapport à l'harmonique traditionnelle de l'école »⁴².

Francis Ponge, pour la poésie, note un procédé semblable : « Tout cela a joué, dans tous les arts, en faveur d'une certaine rhétorique : celle de l'étincelle jaillissant entre deux pôles opposés, séparés par un hiatus dans l'expression »⁴³, ce qui conduit – et c'est ce que Ponge examine dans ce texte – à l'impossibilité de l'hymne, par excès de discontinu en poésie comme en physique. A cela, il faut ajouter l'effet de simultanéité qui ne manque pas de se lier à l'électricité, réduisant les notions de temps et d'espace. L'esprit nouveau, que décrit Apollinaire est fortement attaché à la restitution de la simultanéité en poésie, inspirée par le futurisme et le cubisme plutôt que par une rêverie sur l'électricité⁴⁴.

Mais il est d'autres exemples de cette valeur cosmique et sacrée que l'électricité pose sur l'art. Dans tous les arts, la recherche de la ligne signifiante, et renfermant l'énergie (cette pensée était-elle possible hors le fil électrique ?) ouvre à de nouvelles techniques ; on note par exemple un regain d'intérêt pour la gravure, comme art de la ligne⁴⁵. Et l'introduction du fil électrique comme motif artistique : c'est une manière de faire pénétrer la géométrie dans le paysage, avec la verticalité des poteaux et l'horizontalité

⁴⁰ Dans « Le poète de la vie moderne » de Baudelaire : « l'amoureux de la vie universelle entre dans la foule comme dans un immense réservoir d'électricité. On peut aussi le comparer, lui, à un miroir aussi immense que cette foule ; à un kaléidoscope doué de conscience, qui, à chacun de ses mouvements, représente la vie multiple et la grâce mouvante de tous les éléments de la vie. C'est un moi insatiable du non-moi, qui, à chaque instant, le rend et l'exprime en images plus vivantes que la vie elle-même, toujours instable et fugitive », *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 904.

⁴¹ Voir Roche-Pézarid, Fanette : « Le futurisme et la lampe à arc », *Bulletin d'histoire de l'électricité*, 1991, n°17, pp. 11-16.

⁴² *Du cubisme à l'art abstrait*, études réunies par Pierre Francastel, SEPVEN, 1957, p. 89.

⁴³ « Texte sur l'électricité », *op. cit.*, p. 99.

⁴⁴ Apollinaire, Guillaume : *L'Esprit nouveau et les poètes*, éd. Deccaudin, Balland, 1966, t. 3, p. 904 ; Apollinaire cite Barzun et le poème de Jules Romains *L'Eglise* en 1909.

⁴⁵ Gauguin en 1893 et Munch en 1896 révolutionnent la gravure en redonnant son rôle à la gravure sur bois de fil au lieu de celle sur bois de bout. Munch fait participer les veines du bois à sa composition. Il utilise ce graphisme de la nature ; il laisse s'imprimer de grandes surfaces veinées non travaillées qui composeront des à-plats nervurés.

des fils toute une énergie contenue qui occupent les cieux et prennent la place du modelé, nuage ou frondaisons qui font apparaître le mouvement naturel ou sur lesquels jouent la lumière.

Il semble que par l'électricité va s'introduire l'abstraction. Il est assez net que les dessins ou peintures de Lazlo Moholy-Nagy passent des lignes du train ou du télégraphe à des lignes abstraites (entre 1917 et 1922). *Le paysage ferroviaire* de 1917, un crayon sur papier : le thème de la modernité, du machinisme, bien certainement, mais aussi une tentative de provoquer une lumière par le jeu des lignes.

Il s'agit là encore d'un art de la ligne. L'artiste se propose « d'exprimer la qualité dimensionnelle au seul moyen de la ligne (à partir des dessins de Van Gogh) ». Il ajoute :

Mon problème, qui était de tout exprimer avec des lignes, m'a fait faire des expériences passionnantes, surtout parce que j'ai trop accentué les lignes. Pour essayer d'exprimer les trois dimensions, j'ai utilisé des lignes secondaires dans des cas où, habituellement, on n'emploie pas de lignes [...] Tout d'un coup, j'ai vu que ces expériences avec les lignes apportaient une qualité exceptionnelle au tableau, d'une façon imprévue et inattendue, ce dont je n'avais pas conscience auparavant [...] Les dessins devenaient un réseau de lignes rythmiquement articulées *qui ne montraient pas uniquement les objets, mais témoignaient surtout de l'émotion qu'ils éveillaient en moi. ... J'ai appris que ce sont les relations entre les lignes qui véhiculent le message le plus riche de sens ; ce ne sont pas les objets eux-mêmes*⁴⁶.

A l'arrière de tout cela, se trouve bien certainement une pensée de la nature, que l'électricité, adaptée ou représentée dans l'art, permet de saisir et qui est aussi une manière de saisir le présent, d'installer une mythologie nouvelle de l'Unité. C'est l'objet de Moholy-Nagy que cette conquête de la lumière, que sa poésie ne fait qu'affirmer. En 1917, il écrit ce texte, qui n'est pas « électrique » en soi, mais illustre bien la démarche :

Espace, temps, matière – ne font qu'un avec la lumière, comme toi, liés à la vie conditionnée par la lumière ? [...] Lumière, organisatrice, guide, Lumière si inaccessible tel un reflet brillant, qui éclaire l'être pur, répands-toi en moi, Lumière, toi forte, fière lumière⁴⁷.

⁴⁶ Moholy-Nagy, Lazlo : *The new vision : from Material to Architecture. Abstracts of an Artist*, New York, 1947.

⁴⁷ Cité par Veit Loers, « Espace du présent de Moholy Nagy et l'utopie d'une lumière dynamique constructive », p. 73.